

Ralph Schor



L'ANTISÉMITISME EN FRANCE DANS LES ANNÉES 1930

DU MÊME AUTEUR

- Le Paris des écrivains américains, 1919-1939*, Paris, Perrin, 2021.
- Un département de l'arrière. Les Alpes-Maritimes durant la Grande Guerre 1914-1918*, Nice, Serre éditeur, 2018.
- Le Dernier Siècle français. La France de 1914 à 2014*, Paris, Perrin, 2014.
- Écrire en exil. Les écrivains étrangers en France 1919-1939*, Paris, CNRS éditions, 2013.
- Nice cosmopolite, 1860-2010*, avec Stéphane Mourlane et Yvan Gastaut, Nice, Autrement, 2010.
- Histoire du comté de Nice de 1815 à nos jours en 100 dates*, Nice, Alandis éditions, 2007.
- La France de 1940 à nos jours*, avec Maurice Agulhon et André Nouschi, Paris, Nathan, 2005.
- Histoire de la société française au XX^e siècle*, Paris, Belin, 2004.
- Français et immigrés en temps de crise. Des années 1930 aux années 1980*, Paris, L'Harmattan, 2004.
- Paul Vérola. Une vie, une œuvre*, Nice, Alandis éditions, 2001.
- L'Église catholique au XX^e siècle*, Paris, Armand Colin, 1999.
- La France dans la Première Guerre mondiale*, Paris, Nathan, 1997 ; Armand Colin, 2005.
- Histoire de l'immigration en France de la fin du XIX^e siècle à nos jours*, Paris, Armand Colin, 1996.
- Crises et Dictatures dans l'Europe de l'entre-deux-guerres, 1919-1939*, Paris, Nathan, 1993.
- L'Immigration en France, 1919-1939. Sources imprimées en langue française et filmographie*, Nice, CMMC, 1986.
- L'Opinion française et les étrangers, 1919-1939*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1985. Préface de J.-B. Duroselle. Ouvrage primé par l'Académie des sciences morales et politiques.
- Mgr Paul Rémond, un évêque dans le siècle*, Nice, Éditions Serre, 1984.
- Nice et les Alpes-Maritimes de 1914 à 1945*, Nice, CRDP, 1980.
- Nice pendant la guerre de 1914-1918*, Aix-en-Provence, La Pensée universitaire, 1964.

RALPH SCHOR

L'ANTISÉMITISME
EN FRANCE
DANS LES ANNÉES 1930

Prélude à Vichy

ARCHIDOC

Un livre proposé par André Versaille

Première édition :

L'Antisémitisme en France dans l'entre-deux-guerres
Éditions Complexe, 1992 ; 2005.

Notre catalogue est consultable à l'adresse suivante :
www.archipoche.com

Éditions Archipoche
92, avenue de France
75013 Paris

ISBN 978-2-3773-5964-6

Copyright © Archipoche, 2021.

Sommaire

| | |
|--------------------|---|
| Introduction | 9 |
|--------------------|---|

Première partie

LE DISCOURS ANTISÉMITTE, OU LES ÉGAREMENTS DE LA PASSION

| | | |
|----|---|-----|
| 1. | La vitalité de l'antisémitisme en France dans les années 1930 | 21 |
| 2. | Les méthodes du combat antisémite | 55 |
| 3. | L'invasion juive : des racistes déculpabilisés | 79 |
| 4. | Un portrait physique et moral répulsif | 93 |
| 5. | L'esprit juif dans la vie culturelle et religieuse | 115 |
| 6. | Le Juif destructeur des États | 135 |
| 7. | Le pouvoir juif | 151 |
| 8. | La conjoncture des années 1930 et les renouvellements de l'argumentation antisémite | 169 |
| | <i>Les facteurs internationaux</i> | 169 |
| | <i>Le Front populaire</i> | 197 |
| 9. | Pour résoudre la question juive : le statut ou le départ | 213 |

Seconde partie

LA DÉFENSE DES JUIFS,
OU LES CHEMINEMENTS DE LA RAISON

| | | |
|-----|--|-----|
| 10. | Unité et divisions du front philosémite | 213 |
| 11. | Les formes de l'action philosémite | 273 |
| 12. | Des hommes comme les autres | 299 |
| 13. | La vocation religieuse d'Israël | 313 |
| 14. | Israël « force constructive » | 325 |
| 15. | Israël face aux fascismes étrangers et à leurs victimes | 339 |
| 16. | Le salut d'Israël | 359 |
| | Conclusion | 373 |
| | <i>Sources</i> | 383 |
| | <i>Bibliographie sommaire</i> | 389 |
| | <i>Index</i> | 393 |

Introduction

L'histoire de la communauté juive constitue une longue suite d'épreuves, séparées par quelques courtes périodes de répit. Au XIX^e siècle, la France connut une vigoureuse poussée d'antisémitisme qui se manifesta sous la double forme d'une doctrine inspirant des écrits théoriques et d'une pratique sociale se traduisant par des manifestations, des défilés, des agressions. Dans la première moitié du siècle, l'œuvre de Balzac, microcosme de la société, présentait une critique encore feutrée; l'auteur catholique et monarchiste de *La Comédie humaine* peignit même quelques figures de Juifs attachants; en fait, il se montrait plus intrigué et inquiet face à la puissance juive que résolument hostile. Avec le fouriériste Toussenel qui publia *Les Juifs, rois de l'époque* en 1845, l'attaque, inspirée par le pouvoir grandissant des Rothschild, prit une autre ampleur; les caractères stéréotypés du Juif vu comme un étranger, un trafiquant, un parasite, un corrupteur auquel il fallait ôter la nationalité française et le fruit de ses rapines, se précisèrent. D'autres socialistes comme Proudhon ou, plus tard, Jules Guesde, condamnèrent aussi l'accaparement des richesses par les Juifs. Renan, dont la pensée était empreinte d'un libéralisme souriant, tira cependant de ses études sur les langues sémitiques l'idée que les Juifs, comparés aux Indo-Européens, appartenaient à une race

inférieure et, par là, il donna à l'antisémitisme français une orientation scientifique. Quant aux vieilles critiques d'origine chrétienne, voyant dans les Juifs un peuple déicide, elles furent notamment illustrées par Gougenot des Mousseaux en 1869 avec son livre *Le Juif, le Judaïsme et la Judaïsation des peuples chrétiens*.

Le plus grand succès de l'édition antisémite parut en 1886: ce fut *La France juive* d'Édouard Drumont, ouvrage qui connut cent quatorze éditions en un an. Drumont, faisant une synthèse de l'antijudaïsme chrétien et des critiques de gauche contre la ploutocratie juive, rendait Israël responsable de la décadence française. En avril 1892, Drumont lança un journal, *La Libre Parole*, qui entama aussitôt une campagne contre les Juifs servant dans l'armée. Cette offensive précéda de vingt-quatre mois le début de l'affaire Dreyfus qui, durant douze années, porta à leur paroxysme les passions antisémites. En effet, adversaires et partisans du capitaine Dreyfus, injustement condamné pour trahison, s'affrontèrent durement. Les antidreyfusards, accusant l'officier d'être protégé par le groupe de pression juif, se rassemblèrent en associations, ligues et groupes parlementaires affichant ostensiblement leur antisémitisme; ils répandirent la violence dans la rue et proférèrent des menaces de mort contre leurs ennemis.

Ce fut une France à peine remise de sa profonde division due à l'affaire Dreyfus qui affronta les épreuves de la Grande Guerre, épreuves communes à tous les citoyens et qui contribuèrent à réconcilier, au moins superficiellement, les anciennes factions. Aussi les années 1920 virent-elles un apaisement des luttes antisémites. Dans l'euphorie née de la victoire sur l'Allemagne, les Israélites français recueillaient les fruits de leur patriotisme et de leur participation à l'Union sacrée.

Certes, toute manifestation d'hostilité n'avait pas disparu, mais l'expression en demeurait beaucoup plus mesurée que par le passé. La France connaissait alors ce que Wladimir Rabi a appelé « un antisémitisme de bonne compagnie¹ », antisémitisme n'oubliant pas les vieux griefs articulés contre Israël, mais admettant davantage les Juifs dans la communauté nationale. Celle-ci paraissait d'autant plus disposée à accueillir les Israélites qu'ils étaient peu nombreux : leurs effectifs, Français et étrangers mêlés, passèrent en effet de 150 000 en 1919 à 200 000 en 1930 et 300 000 en 1939, soit, à cette date, 0,7 % de la population totale.

Les années 1930 contrastèrent brutalement avec la décennie précédente. Une partie importante de l'opinion française, ébranlée par la crise économique mondiale, effrayée par la montée des périls internationaux et par les affrontements politiques nés à l'époque du Front populaire, se retourna à nouveau contre les Juifs et se laissa emporter par une flambée de haine. Certains vétérans qui combattaient les Juifs depuis le temps de l'affaire Dreyfus et, depuis la fin de celle-ci, s'adressaient à des auditoires clairsemés, retrouvèrent un public. Ils reçurent en outre le renfort d'une nouvelle génération d'antisémites, jeunes et dynamiques, qui, tout en puisant dans le vieux fonds de critiques formulées contre les Juifs depuis des siècles, forgèrent des arguments plus neufs, inspirés par la conjoncture.

La France ne détenait pas le monopole de l'antisémitisme : « Avoué ou secret, le racisme envahit l'Occident », remarquait tristement en 1935 un ami des Juifs, Gaston Riou². Cependant ce pays constituait un cas particulier.

1. Wladimir Rabi, *Histoire des juifs de France*, Toulouse, 1972, p. 383.

2. Gaston Riou, *Le Droit de vivre*, 7 décembre 1935.

C'était lui qui, par le décret du 27 septembre 1791, avait accordé la pleine citoyenneté aux Juifs et offert ainsi un modèle d'émancipation imité plus tard par d'autres nations.

Les Juifs français, éprouvant une vive reconnaissance à l'égard d'une patrie généreuse qui leur avait donné l'égalité des droits, s'étaient sans réticence coulés dans le moule culturel national et formaient ainsi l'une des communautés européennes les plus assimilées. Servant loyalement la France, ils contribuaient à son renom dans la plupart des activités intellectuelles, artistiques et économiques. Sur l'université rejaillissait l'éclat de sociologues comme Émile Durkheim et Lucien Lévy-Bruhl, du philosophe Henri Bergson, du professeur de littérature Gustave Cohen, du juriste René Cassin, des historiens Marc Bloch et Louis Halphen, parmi beaucoup d'autres. Les romanciers juifs figuraient parmi les plus lus avec Marcel Proust, lauréat du prix Goncourt en 1919, André Maurois, Armand Lunel, lauréat du prix Renaudot en 1926, Elian J. Finbert qui obtint le prix de la Renaissance en 1933, Jean-Richard Bloch, Edmond Fleg, Irène Némirovsky qui remporta un immense succès avec son roman *David Golder*... Sur la scène triomphaient les pièces de Tristan Bernard, Henry Bernstein, Georges de Porto-Riche, élu à l'Académie française en 1923, Henri Duvernois, Alfred Savoir... Dans le domaine des Beaux-Arts, de jeunes Juifs, souvent nés à l'étranger, avaient formé la prestigieuse École de Paris, ainsi Pissaro, Modigliani, Chagall, Soutine, Pascin, Lipchitz... Des metteurs en scène de cinéma comme Abel Gance, des acteurs tels Mme Simone, Véra Korène, Harry Baur, Marcel Dalio, des journalistes comme Georges Boris, Pierre Lazareff, Géo London, des hommes politiques à l'image de Léon

Blum, des militants des droits de l'homme aussi dynamiques que Victor Basch ou Bernard Lecache, des médecins et des avocats célèbres, des hauts fonctionnaires, témoignaient, chacun dans sa sphère d'activité, des éminentes qualités et de la parfaite intégration des Juifs dans la société française. De grandes entreprises dirigées par des Israélites, telles les usines Citroën, les Galeries Lafayette, les banques Rothschild, Lazard, Worms... portaient très loin le prestige de la technique, du goût, du savoir-faire financier français.

Le modèle français imprégnait le judaïsme jusque dans sa vie religieuse. Les consistoires, associations culturelles créées en 1808, chargées de la direction spirituelle du judaïsme et de l'administration générale du culte, gardaient un grand prestige, mais ne regroupaient que la minorité des Juifs. Certains de ceux-ci, profitant de ce que le monopole consistorial avait été supprimé en 1905, adhéraient à des associations nouvelles et indépendantes, comme la Congrégation de stricte observance, rassemblant des traditionalistes, ou l'Union libérale israélite, d'esprit très ouvert. La majorité des Juifs ne pratiquaient plus régulièrement et, à l'imitation de nombreux chrétiens qui allaient à l'église seulement aux grands moments de leur vie, ils ne se rendaient à la synagogue que pour y accomplir les rites de passage. Quelques conversions au catholicisme, conversions peu nombreuses mais remarquées, celles de Raïssa Oumançoff, épouse du philosophe Jacques Maritain, de René Schwob, Max Jacob, Jean de Menasce, Georges Cattai, montraient une relative perméabilité du judaïsme face à la religion majoritaire.

Il ne restait guère qu'un domaine dans lequel les Juifs se singularisaient nettement par comparaison avec les autres Français : ils n'étaient pas représentés de

manière égale dans toutes les couches de la société. En effet, délaissant les métiers manuels, ceux de la terre, de l'usine, du chantier, ils appartenaient essentiellement aux diverses catégories de la bourgeoisie, celles de la fonction publique, des professions libérales et intellectuelles, de l'industrie, du commerce, de la finance.

Cette condition sociale relativement privilégiée et la sincère adhésion des Juifs aux valeurs françaises expliquent que cette communauté se sentait très différente de ses coreligionnaires immigrés.

Entre les deux guerres, quelque 150 000 Juifs venus surtout d'Europe centrale et orientale et, dans une moindre part, d'Asie mineure, des Balkans, d'Afrique du Nord, s'installèrent en France. Les nouveaux venus se situaient à un niveau social très inférieur à celui de leurs hôtes. Ouvriers, modestes artisans exerçant à domicile, petits commerçants, employés de bureau, ils vivaient souvent dans le plus grand dénuement. Ils se regroupaient volontiers dans certains quartiers; ainsi, à Paris, ils constituaient des noyaux denses au cœur des troisième et quatrième arrondissements, surnommés le Pletzl, à Belleville, Saint-Ouen, Montmartre, entre la Bastille et la République. Là, refusant d'imiter le modèle proposé par les Juifs français, les immigrés restaient entre eux. Ils pratiquaient plus que leurs hôtes, dans de petites synagogues, les *shtiblach*, où étaient respectés les rites du pays d'origine. Ils restaient fidèles à la culture yiddish entretenue par des journaux, des universités populaires, des écoles, des troupes de théâtre. Ils formaient des associations laïques, surtout des *landsmanshaften* organisant l'entraide au bénéfice d'individus originaires d'une même localité ou région. Un bon nombre de ces groupements adhéraient à la Fédération des sociétés juives de France qui affichait

des sympathies sionistes et des vues politiques modérées. Cependant, les idéologies progressistes, communisme, bundisme, syndicalisme, rencontraient chez les Juifs étrangers un écho bien plus important que chez les Français. Ainsi, aux yeux de ces derniers, les comportements de leurs coreligionnaires nés au loin évoquaient un judaïsme désuet et exotique dans lequel ils ne pouvaient en rien se reconnaître.

Ce fut la communauté nationale remarquablement intégrée qui reçut de plein fouet le choc de l'antisémitisme des années 1930. Dans une démocratie libérale telle que la France, les Juifs ne pouvaient être soumis, quand ils étaient citoyens, à une législation ou à des règlements administratifs discriminatoires. De la sorte, l'antisémitisme, ne s'exprimant pas dans un cadre légal, ressortissait au domaine de l'idéologie et des pratiques sociales. Livres, brochures, journaux, affiches, tracts, caricatures constituaient les supports les plus fréquents de la pensée judéophobe. Les comportements individuels ou collectifs, discours et manifestations hostiles, réflexions désagréables, insultes, provocations, rixes, révélaient tout autant l'antipathie que pouvaient inspirer les Juifs. Cette haine était ainsi traduite par une vaste gamme de mots et de gestes, depuis le programme politique se voulant rationnellement étayé jusqu'au geste le plus instinctif.

Si les études générales sur l'antisémitisme, comprenant même l'analyse du phénomène dans sa dimension psychanalytique, sont nombreuses, l'approche historique relative à la France des années 1930 est restée timide. Les ouvrages généraux ne consacrent que quelques pages à ce sujet; ils se bornent à signaler l'ampleur de la vague antisémite et les principales publications qui en furent le support. D'autres livres plus fouillés, mais partiels, abordent

seulement la question à travers la littérature, les *Protocoles des sages de Sion* ou la personne de Léon Blum¹.

Or le cas français, comme on l'a vu, présentait une remarquable originalité qui justifie une étude particulière. L'antisémitisme constitua en effet dans ce pays une machine de guerre lancée contre une communauté parfaitement assimilée et confrontée elle-même à la présence de Juifs immigrés très différents. L'antisémitisme se déploya en véritable corps de doctrine dont il importera d'examiner s'il tint compte de la diversité du judaïsme. En outre, l'expression de l'hostilité contre les Juifs ne demeura pas aussi sommaire qu'on le croit parfois. Les théoriciens reprirent à leur compte d'anciennes critiques antijuives, mais ils se renouvelèrent aussi en puisant des arguments plus neufs dans l'actualité socio-économique et politique. Pour entraîner l'adhésion, ils essayèrent de donner à leurs démonstrations un tour moins fruste que ne le donne à penser une lecture superficielle. Ils utilisèrent diverses habiletés formelles, ils varièrent les angles et les styles d'attaque, ils admirèrent parfois une apparente nuance, sans toutefois échapper à la contradiction.

De même que l'analyse idéologique, l'étude sociologique du groupe antisémite reste souvent sommaire. Or il ne suffit pas de dire que ce groupe était solidement ancré à l'extrême droite. Même si ce jugement est en partie fondé, il faut aussi montrer les liens du courant hostile aux Juifs avec d'autres secteurs de la classe politique et de la société civile. Quant à l'idéologie et à la pratique antisémites, elles ne prennent leur totale signification que mises en relation avec les phénomènes de génération, les attaches professionnelles et géographiques, la situation de fortune, les expériences passées des militants.

1. Cf. bibliographie générale, p. 389.

Autre singularité rarement prise en compte: la réplique des Juifs. Ceux-ci, confrontés à l'offensive antisémite, ne restèrent ni passifs, ni isolés. Ils reçurent le renfort de certains mouvements et hommes politiques, de gauche et de droite, des Églises chrétiennes, d'intellectuels, de représentants des couches évoluées de la société. Mais les Juifs étaient divisés entre Français et immigrés, riches et pauvres, modérés et progressistes. Les amis d'Israël apparaissaient, pour beaucoup d'entre eux, comme des ralliés de fraîche date. Aussi est-il légitime de se demander si les coupures internes de la famille juive et le passé antisémite d'une partie de ses renforts ne nuisaient pas à l'efficacité de la contre-offensive. La bonne volonté du camp philosémite n'est pas en cause, ni sa résolution et sa volonté de répliquer franchement à l'adversaire. Il n'en demeure pas moins que les modalités de cette réfutation différaient d'un groupe à l'autre, chacun réagissant selon ses priorités, ses intérêts ou ses traditions. De plus, les défenseurs des droits de l'homme ne pouvant suivre totalement les antisémites sur leur terrain et s'interdisant *a priori* certains des excès commis par ceux-ci, on peut se demander si l'intensité de la défense était proportionnée à celle de l'attaque.

Première partie

**LE DISCOURS ANTISÉMITE,
OU LES ÉGAREMENTS DE LA PASSION**

1

La vitalité de l'antisémitisme en France dans les années 1930

L'antisémitisme, qui s'était relativement apaisé en France au lendemain de la Grande Guerre, reprit une importance incontestable au cours des années 1930. Il n'existe malheureusement pas d'instrument précis permettant de mesurer l'intensité d'un tel courant d'opinion. L'historien qui ne dispose pas de sondages scientifiques peut cependant pallier en partie cette carence en se reportant aux témoignages exprimés par des contemporains représentatifs.

Directement impliqués dans le débat mettant en cause les Juifs et particulièrement prolifiques, les milieux antisémites observaient très attentivement l'évolution de l'esprit public. D'une manière générale, il leur paraissait difficile qu'un Français, formé par une éducation chrétienne et des modes de pensée cartésiens, pût éprouver quelque sympathie pour un peuple oriental et déicide.

Cependant, les antisémites, qui proclamaient volontiers leur aversion, voire leur haine pour Israël, regrettaient qu'en temps ordinaire la majorité des Français se retînt d'en faire autant : le rejet des Juifs était un sentiment très répandu, mais rarement exprimé. Ainsi, disait Georges Batault :

« Sur dix Français, il y en a neuf qui sont antisémites par instinct, sinon par raison, mais il n'en est pas un sur mille qui le proclame publiquement¹. »

Les antisémites éprouvèrent la plus vive satisfaction quand ils observèrent que cette discrétion dans l'expression des sentiments réellement inspirés par les Juifs s'estompait au cours des années 1930. Dès 1931, le raciste Fara fut soulagé de constater que les Français, comme les habitants des autres pays européens, se réveillaient :

« Enfin l'élite des aryens commence à voir clair et à se défendre contre l'invasion juive². »

À en croire les adversaires des Juifs, le comportement nouveau qui amenait des Français de plus en plus nombreux à dénoncer l'emprise d'Israël se renforça régulièrement au cours de la décennie, surtout dans les dernières années. Cette dynamique de haine entraînait avec elle, selon le franciste Louis Walder, des dizaines de milliers de personnes³. Vers 1934 et plus nettement à partir de 1936-1937, les antisémites n'éprouvèrent plus aucun doute : des masses de Français devenaient enfin conscientes de ce que leur pays était « colonisé » par les Juifs et se révoltaient contre cette domination.

En avril 1938, dans l'hebdomadaire *Je suis partout*, l'un des principaux porte-parole de l'antisémitisme, Lucien Rebatet affirma :

« L'antisémitisme renaît en France avec une singulière vigueur. Il gagne des parties du pays, des classes de la

1. Georges Batault, *Israël contre les nations*, Paris, 1939, p. 96.

2. Fara, « Antisémitisme », *Revue internationale des sociétés secrètes*, 12 avril 1931, p. 385.

3. Louis Walder, *Le Franciste*, 21 novembre 1937.

population qui semblaient les plus indifférentes à de tels soucis¹. »

En février de l'année suivante, Rebatet, constatant que les journaux antisémites se vendaient de mieux en mieux et que le numéro spécial de *Je suis partout* consacré aux Juifs en avril 1938, objet d'un engouement du public sans précédent, avait dû être réédité à trois reprises, confirma : « L'antisémitisme français croît de mois en mois². » Autre signe, souvent relevé, de l'écho rencontré par le combat mené contre les Juifs, le succès du livre de Louis-Ferdinand Céline, *Bagattes pour un massacre*, paru en 1937. Ce brûlot, irrigué d'une hargne échevelée, rendue plus âpre par le délire verbal de l'auteur, fut bien accueilli par l'extrême droite et par une partie du public, au point que ce pamphlet prit aux yeux de Robert Brasillach une valeur symbolique :

« Le succès du livre de Céline, véritable cri de révolte des indigènes, eût été inconcevable il y a dix ans. Au Parlement, dans la rue, chez les médecins, les avocats, la question juive est désormais au premier rang³. »

Objectera-t-on que les antisémites, soucieux de galvaniser leurs troupes ou de justifier leur action en la situant dans le cadre d'un mouvement plus général affectant toute la société française, exagéraient volontairement l'ampleur de la condamnation dont les Juifs étaient l'objet ? Il suffit alors de se tourner vers la communauté juive elle-même et vers les organisations proches, comme la

1. Lucien Rebatet, *Je suis partout*, 1^{er} avril 1938.

2. *Ibid.*, 17 février 1939.

3. Robert Brasillach, *Je suis partout*, 15 avril 1938, cf. Dorsay, *Je suis partout*, 8 avril 1938. *Le Défi*, 27 mars 1938. Louis Darquier de Pellepoix, *La France enchaînée*, 8 mai 1938. *Le Cri du jour*, 22 juillet 1939.

Ligue internationale contre l'antisémitisme. L'opinion des victimes recoupe exactement celle des bourreaux et, sur certains points, apparaît plus précise.

Dans *Le Droit de vivre*, journal de la Lica, Charles-Auguste Bontemps observait en 1932 :

«L'antisémitisme est latent dans la foule, comme un ferment en sommeil qui lèvera rapidement si le temps devient favorable¹.»

Dans l'hebdomadaire juif *Samedi*, Léonce Bernheim relevait aussi l'antisémitisme «caché et passif²» qui caractérisait beaucoup de Français. Il s'agissait, selon les contemporains, d'un sentiment véritablement atavique, plongeant ses racines dans un lointain passé et gangrenant l'esprit de « maints individus³ » appartenant à toutes les familles politiques et sociales. La condamnation quasi instinctive pesant sur Israël paraissait si courante qu'on l'observait dans le comportement de personnes qui n'avaient jamais entretenu de rapports personnels avec les Juifs. Ces derniers faisaient remarquer que les philosophes du XVIII^e siècle, adeptes des Lumières, et les révolutionnaires qui avaient accordé leur émancipation aux Juifs n'avaient eux-mêmes pas abandonné toute prévention à l'égard d'un peuple jugé si différent ; il semblait impossible que les mentalités eussent profondément évolué en seulement cent cinquante ans⁴.

Tout comme leurs contempteurs, les Juifs constatèrent qu'à partir de 1934-1935, les critiques qui leur étaient adressées se faisaient plus fréquentes et plus

1. Charles-Auguste Bontemps, *Le Droit de vivre*, novembre 1932.

2. Léonce Bernheim, *Samedi*, 20 juin 1936.

3. Dr. J. Borochovich, *Samedi*, 23 janvier 1937.

4. Cf. Jean-Michel Lévy, *Le Droit de vivre*, avril 1933.

dures. Dès le début de 1934, *Le Droit de vivre* posa un diagnostic inquiétant :

« L'antisémitisme n'est plus seulement allemand, roumain, européen. Il est français. Il circule dans les veines du pays. Il empoisonne déjà les villes. Il ne se discute plus dans les clubs, mais dans la rue¹. »

En 1935, le rabbin Jacob Kaplan notait dans *L'Univers israélite* :

« Dans notre doux pays de France, pour la première fois depuis la guerre, l'antisémitisme a relevé la tête². »

Une année plus tard, la victoire du Front populaire et la formation d'un gouvernement présidé par Léon Blum radicalisèrent davantage l'expression de la haine. *Samedi* s' alarma : « Les cris de "Mort aux Juifs" sont lancés à travers les rues de la capitale et des grandes villes³. » Bernard Lecache, président de la Lica, confirma, à la lumière de son expérience personnelle :

« On crie partout : "À bas les Juifs" ou "Mort aux Juifs"⁴. »

Comme on le verra, une étape supplémentaire fut encore franchie à la fin de 1938, lorsque, dans les semaines qui encadrèrent la conférence de Munich, l'ombre de la guerre se profila sur la France et que les Juifs furent accusés de pousser au conflit pour se venger de Hitler. Un groupement de défense, l'Union et sauvegarde israélite,

1. *Le Droit de vivre*, 25 mars 1934. Cf. *ibid.*, 31 mars 1935.

2. Jacob Kaplan, « L'antisémitisme, campagne antifrançaise », *L'Univers israélite*, 14 juin 1935. Cf. Alfred Berl, *La tache d'huile, Paix et Droit*, janvier 1934.

3. *Samedi*, 27 juin 1936.

4. Bernard Lecache, *Le Droit de vivre*, 4 juillet 1936.

put alors s'effrayer à juste titre de l'« ampleur que la propagande de haine et de division raciste et antisémite a prise dans notre pays¹ ». Arnold Mandel n'avait pas tort de mettre ses coreligionnaires en garde : l'antisémitisme ne constituait pas une psychose créée artificiellement par une extrême droite réactionnaire, mais ce courant réactivait des peurs ancestrales, assez générales, mais endormies jusqu'alors².

Les analyses concordantes des antisémites et des Juifs, principaux acteurs du combat, se trouvaient confirmées, s'il en était besoin, par des témoins plus neutres n'appartenant pas à ces groupes antagonistes, intellectuels, policiers, personnalités catholiques. Louise Weiss montrait que l'hostilité à l'égard des Juifs était certes théorisée par des extrémistes de droite, mais qu'elle rencontrait un large écho populaire et « le consensus avoué ou non de quantité de citoyens³ ». Le père Bonsirven, de la Compagnie de Jésus, observateur attentif et spécialiste des questions relatives au judaïsme, constatait :

« Presque partout règne un antisémitisme latent, à peu près inconscient, fait de défiance, de répulsion, de préjugés⁴. »

1. Lettre du 10 septembre 1938, archives de l'Alliance israélite universelle, Centre de documentation et de vigilance. Ms 650, dossier 57.

2. Arnold Mandel, *Les Juifs*, Paris, 1937.

3. Louise Weiss, *Mémoires d'une Européenne*, Paris, 1970, p. 234.

4. Joseph Bonsirven, *Juifs et Catholiques*, Paris, 1936, p. 7.



Vous avez aimé ce livre ?
Il y a forcément un autre Archipoche
qui vous plaira !

Découvrez notre catalogue sur
www.lisez.com/archipoche/44

Rejoignez la communauté des lecteurs
et partagez vos impressions sur



www.facebook.com/editionsdelarchipel/



@editions_archipel

Achévé de numériser
par Atlant'Communication